

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Présentation

Panda, mon semblable, mon frère

Pierre Lefebvre

Volume 51, numéro 4 (288), juin 2010

Institution 1959-2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lefebvre, P. (2010). Présentation : Panda, mon semblable, mon frère. *Liberté*, 51(4), 5–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2010

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PRÉSENTATION

PANDA, MON SEMBLABLE, MON FRÈRE

C'est avec ce numéro sur les institutions que se clôt le cycle éditorial consacré à notre 50^e anniversaire. Après nos mythes, notre littérature et notre théâtre, il nous apparaissait en effet nécessaire de nous attarder à ce qui est si souvent considéré comme les pierres angulaires de ce Québec dit moderne. Qu'il s'agisse d'Hydro-Québec, de l'UQAM, de la Caisse de dépôt et placement, mais aussi du National Film Board et de la Canadian Broadcasting Corporation — dont nous avons furieusement investi et modelé les sections françaises —, sans oublier, bien sûr, l'*alma mater* qu'est l'État québécois, le passage du Canada français au Québec s'interprète bien souvent par l'émergence de ces institutions. En remplaçant l'Église, celles-ci se sont mises, à leur tour, à baliser notre vie publique, et parfois même la privée.

Avec ses cinquante années bien sonnées, on pourrait presque affirmer du même souffle que *Liberté* peut, elle aussi, être considérée comme une institution. C'est d'ailleurs ce que j'ai jamais affirmer en 2004 quand je suis arrivé à la revue. Face aux gens que je croisais dans la rue et qui me demandaient ce qu'il y avait de neuf dans ma vie, je prenais un malin plaisir à répondre que je venais d'atterrir dans une institution. La dérision s'adressait tout à la fois à moi et à *Liberté*, essentiellement parce que l'idée que je me faisais d'une institution était d'abord et avant tout un immense édifice de pierres grises, avec aussi de grosses colonnes, bref n'importe quoi de colossal

et d'imposant doté d'une magnifique patine permettant de rêver à la cohérence chaotique de la transmission tout comme au passage du temps. J'ai mis une année ou deux à le comprendre, mais, *Liberté*, c'est effectivement ça. Sauf pour l'immense édifice de pierres grises, et les colonnes, et la patine aussi.

C'est le sociologue Gilles Gagné, interviewé dans le cadre de ce numéro, qui m'a permis de comprendre plus avant ce qu'était une institution. S'il fallait en réduire la définition à son expression la plus simple, ou l'aborder pour ainsi dire dans sa nudité toute première, on pourrait avancer que l'institution est avant tout une volonté de défendre un idéal, citons en vrac, en guise d'exemple, et sans que cela soit exhaustif, la beauté, la justice, la vérité et la liberté. On conviendra que cette immense tâche n'a rien d'aisé. Malheureusement, elle se complique encore dans la mesure où une institution se doit aussi de contester ces mêmes idéaux. Ce qui fait qu'en plus de défendre ceux-ci dans ce qu'ils ont pour ainsi dire d'inatteignable, et qui précisément pour cette raison doit nous servir de boussole, une institution également moleste ce qu'elle chérit, c'est-à-dire qu'elle attaque et remet en question ce que tout ce qui peut exister comme pouvoir dans nos vies tente de nous faire avaler pour de la beauté, de la justice, de la vérité et de la liberté. En s'appuyant sur le vieil adage, ce qu'on pourrait dire, c'est qu'une institution est ce qui s'efforce d'être constamment du côté des lanternes et toujours à l'assaut des vessies.

On pourrait même résumer le tout en concluant qu'une institution s'avère ainsi toujours *achalante*. Dès qu'elle arrive à faire son travail comme il faut, elle ne peut, fatalement, que se mettre quasi tout le monde à dos. C'est d'ailleurs là, oserais-je dire, son principal rôle — rôle politique s'il en est, mais aussi civilisateur, en entendant, ici, le terme dans son sens le plus noble et le plus généreux, soit celui qui fait qu'une communauté ne tient pas ensemble que parce qu'elle partage un marché et des offres de services.

On commence maintenant sans doute à comprendre à quel point j'ai en haute estime les institutions, d'autant plus que ce qui s'en rapproche le plus aujourd'hui est le panda. D'ailleurs, de nos jours, quand une institution croise un panda, elle enlève son chapeau. Elle le salue de la sorte, et avec déférence, parce qu'elle sait bien qu'un pacte secret les unit : tous les deux sont des espèces en voie de disparition. Il serait ainsi avisé de faire des petits au plus vite, sans quoi les choses pourraient vraiment se mettre à dégénérer. Mais, au contraire des pandas, une institution n'essaime pas en forniquant

dans les bambous ou encore les hautes herbes. Elle le fait en rappelant à ses contemporains que la vie commune ne se résume pas à payer son loyer ou bien son hypothèque, et ses impôts, et sa carte de crédit. Elle le fait en rappelant que la politique ne consiste pas à tracer à la va-vite une petite croix, dans un isoloir, tous les quatre ans. Elle le fait en nous réaffirmant que ces choses impalpables que sont la vérité, la justice, la beauté, de même que la liberté méritent que l'on se démène afin de les préserver et de les contester.

Je me demande ainsi si notre difficulté contemporaine à vivre en société ne vient pas précisément de ce que nos institutions, de ce qu'on nous a appris à considérer comme des institutions depuis notre grand chambardement, ont définitivement cessé d'exiger quoi que ce soit d'elles-mêmes, comme de nous, hormis la rentabilité si chère à l'entreprise privée. Je ne sais plus trop s'il faut parler ici de détournement, d'effondrement, de perversion ou de fatigue, mais il m'est extrêmement difficile de ne pas me dire que nos institutions se sont mises à avoir honte d'elles-mêmes. Le plus triste dans tout ça, c'est que, pour rehausser leur estime, elles n'ont rien trouvé d'autre que de se mettre à singer l'industrie, il faut dire qu'elle a le vent dans les voiles, mais quand même. À partir de là, au lieu de défendre et de contester un idéal, elles se sont bêtement mis en tête de produire, et à vrai dire n'importe quoi : des diplômés, du temps d'antenne, des subventions, des quartiers, des spectacles ou des livres ou encore des réformes, etc., et peu importe, tant que tout ça peut vaguement se traduire en paramètres sonnants et trébuchants, en pertes et en profits, en pourcentages comme en belles présentations PowerPoint.

C'est peut-être là la raison pour laquelle affirmer que *Liberté* est bel et bien une institution n'est pas complètement péremptoire. Parce qu'à *Liberté*, nous avons horreur de produire. Ce que nous préférons, c'est faire des petits.

Pierre Lefebvre
